L'ÉTRANGE DESTIN DE KATHERINE CARR



THOMAS H. COOK

L'ÉTRANGE DESTIN DE KATHERINE CARR

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PHILIPPE LOUBAT-DELRANC

ÉDITIONS DU SEUIL 25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

COLLECTION DIRIGÉE PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original: *The Fate of Katherine Carr* Éditeur original: Houghton Mifflin Harcourt Publishing, Floride, États-Unis © 2009 by Thomas H. Cook ISBN original: 978-0-15-101401-9

ISBN 978-2-02-110465-3

© Éditions du Seuil, janvier 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Susan M. Terner, sans qui, assurément, ce roman n'aurait pas vu le jour.

Tout dans la nature est art inconnu; Tout hasard, sens indiscernable; Toute discordance, harmonie incomprise, Tout mal particulier, bien universel.

Alexander POPE, Essai sur l'Homme

PREMIÈRE PARTIE



C'est avec la chaleur qu'ils attaquent, disait-elle, alors on n'en réchappe pas. Si le mal, c'était aussi cela: une chaleur qui monte des plus malfaisants d'entre nous, dont la menace tournoie comme un faucon au-dessus de nos têtes, toujours là, mais qu'on ne voit pas fondre sur soi? Peut-être que, de ces spéculations, seul le point d'interrogation se justifie en ce qu'il ouvre la possibilité d'un étrange et ténébreux espoir.

La chaleur, elle, en tout cas, est bien réelle, et celle qui, à présent, fait miroiter l'air autour de moi provient de la lumière croissante, des eaux vertes et turgides du fleuve, de la jungle épaisse, de...

- Encore en train de lire! s'exclame M. Mayawati en s'avançant sur le pont.

Cet homme corpulent se déplace très lentement, son odeur tient d'un mélange de transpiration et de curry.

- J'ai remarqué que vous étiez toujours plongé dans la lecture.
- Oui, dis-je en refermant mon livre.
- M. Mayawati a un teint de confit trop cuit. Il porte une chemise en lin blanche déjà maculée de transpiration sous les aisselles et un large pantalon de flanelle.
- J'espère que je ne vous dérange pas, s'excuse-t-il en s'arrêtant devant le transat à côté du mien.
 - Pas du tout.
- M. Mayawati empoigne le devant de sa chemise et l'agite contre sa poitrine.

- Si chaud, si tôt, par ici, soupire-t-il.

Je lui explique que cette chaleur ne vient pas d'en haut, du soleil, mais d'en bas, de la terre, qu'elle s'élève par vagues depuis le noyau en fusion de notre planète.

Cette remarque semble le laisser perplexe, si bien qu'il s'empresse de changer de conversation.

- Qu'est-ce qui vous attire aussi loin en amont du fleuve?
 demande-t-il d'un air indifférent.
 - Ce qu'il me reste à voir.
- M. Mayawati se met à rire, et dans son rire, je perçois le charme avunculaire qui est sûrement l'outil le plus efficace de ce démarcheur de lui-même. Comment refuser d'aller là où il veut, d'accepter ce qu'il propose, d'acheter ce qu'il vend?
 - Et vous?
- Les circonstances ont fait de moi un déraciné, répond-il en hochant tristement la tête.

Avec un gémissement d'obèse, il s'affale dans le transat et joint les mains sur le gros renflement de son ventre.

- Mais je suis né à Amritsar.
- Le lieu du massacre.
- M. Mayawati ne dissimule pas sa surprise que j'aie entendu parler de sa lointaine ville natale, de son histoire, de la tuerie qui y eut lieu.
- Ah, mais cette plaie a été vengée, n'est-ce pas? réplique-t-il, tout sourire. O'Dwyer¹, c'était bien son nom? Le Britannique qui trouvait tout à fait légitime de massacrer des Indiens?

Son sourire s'élargit.

- Tué par balle à Londres quelques années plus tard, si je ne m'abuse?
 - C'est exact, oui.
- Vengeance tardive n'en est que plus douce, murmure
 M. Mayawati d'un air satisfait.

^{1.} Sir Michael O'Dwyer fut gouverneur du Pendjab de 1913 à 1919. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Il rit.

 - Ça fait plaisir, tout de même, qu'un être mauvais ne reste pas impuni pour son crime.

J'acquiesce d'un mouvement de tête, et renchéris:

- Très plaisir.

Le sourire que je lui adresse me donne la sensation de présenter un faux document.

- Les circonstances ont fait de vous un déraciné, disiezvous?
- M. Mayawati exhale un profond soupir et porte un regard scrutateur sur l'épaisseur de la jungle.
- Oui, répond-il d'un air contrit. Dans mon pays, je suis un paria.

Il ajoute que cet humble statut a fait de lui un vagabond, si bien qu'il parcourt le monde en quête d'un havre de paix.

Je souhaite seulement vivre paisiblement, souligne-t-il.
 Est-ce trop demander?

Comme je ne réagis pas, il jette un coup d'œil au livre que je tiens dans ma main.

- À mon grand regret, je lis très peu.

Il croit que je ne l'ai pas entendu, que sa voix s'est perdue dans le bruit de ferraille du vieux moteur du bateau, aussi se met-il à parler plus fort pour retenir mon attention.

- Je vois que vous comprenez l'espagnol.
- Oui.
- Votre livre, puis-je savoir de quoi il parle?
- D'un homme qui a disparu à Juarez.
- Un haut fonctionnaire? demande M. Mayawati.
- Non, un homme qui avait tué plusieurs enfants. On a retrouvé chez lui certains de leurs vêtements couverts de sang.
 - Mais l'homme, lui, a disparu?
 - Sans laisser de trace.
 - M. Mayawati agite la main pour mieux repousser cette idée.
 - Personne ne disparaît sans laisser de trace, affirme-t-il.

Son transat laisse échapper comme un petit cri d'enfant au moment où il change de position.

- Je n'accorde aucun crédit à ces histoires, ajoute-t-il.

Je regarde par-delà le bastingage en bois brut du bateau, le fleuve, les vapeurs de brume qui montent de ses profondeurs boueuses.

- M. Mayawati s'éponge le cou avec un mouchoir rouge. Son visage accuse les rondeurs d'un homme qui, depuis longtemps, n'est plus capable de maîtriser son féroce appétit.
- Je préfère celles qui se terminent bien, reprend-il avec un rire robuste.

Il ôte son chapeau et commence à s'éventer.

- Peut-être suis-je fait pour les récits destinés aux enfants.
- Il rit de plus belle.
- Les contes de fées, ce genre-là.
- Il y a des histoires, c'est certain, qu'on aborde avec réticence, lui dis-je. Avec crainte.

Au-dessus du fleuve, les derniers lambeaux de brume se dissolvent dans la chaleur montante.

 Comme si l'on devait tendre la main pour toucher la substance d'un fantôme.

Le chapeau de M. Mayawati s'immobilise en l'air.

- La substance d'un fantôme, répète-t-il. Connaissez-vous une telle histoire?
 - Oni.
 - De quelle histoire s'agit-il?
 - D'un mystère. D'un sombre mystère.
- M. Mayawati expire profondément et jette un coup d'œil vers la jungle omniprésente.
- Le trajet est si long jusqu'à la station centrale, lance-t-il avec un sourire rayonnant, que cela vaut bien une histoire, non?
 - Je suppose.

Il sourit comme dans l'expectative d'une heureuse surprise, puis, sans inquiétude ni hésitation, me demande:

- Vous voulez bien me la raconter?
- Mais oui, bien sûr.

Alors, comme l'araignée lance le premier fil délicat de sa toile, je m'embarque dans mon récit.



Je tenais cette histoire d'Arlo McBride, un homme qui, dans ses yeux bleu pâle, avait comme une étrange fêlure.

 Je suis vraiment désolé de ce qui est arrivé à votre petit garçon, murmura-t-il.

Il parlait de mon fils Teddy, disparu sept ans plus tôt, qui, en l'occurrence, aurait eu quinze ans le lendemain.

- Et moi donc, répondis-je d'un ton sec.

Après sa disparition, il y avait eu les habituelles battues organisées par des volontaires, des gens qui avançaient résolument à travers bois, écartant les roseaux et les buissons, regardant dans les collecteurs d'eaux pluviales. C'étaient des inconnus, pour la plupart, des anonymes, ces enquêteurs du dimanche, si bien qu'en les voyant, j'avais entraperçu l'éclat lumineux de l'agapè, cet amour du prochain sans lequel, disaient les Grecs anciens, on ne trouvait pas son équilibre de vie. Cette étincelle s'était éteinte à la triste fin de leurs efforts, et depuis lors, j'étais resté reclus dans mon petit terrier intérieur, les jours de ma vie se succédant presque sans heurt, comme des battements de cœur qui ne cesseraient de faiblir.

- Il s'appelait Teddy, c'est ça? reprit Arlo.
- Oui, soufflai-je. Teddy.

Son corps se trouvait à des kilomètres de là au moment où on abandonna les recherches, où on renonça à poursuivre les efforts. Il était lesté de pierres et avait sombré dans les fonds boueux d'une rivière où il devint la proie de l'indifférence

ordinaire de la nature, du pourrissement dû aux bactéries, de la gloutonnerie des poissons. Quand il finit par être découvert par un vieux pêcheur à la ligne, il ne présentait plus ni aucun trait réellement identifiable ni aucun moyen de déterminer combien de temps mon petit garçon était resté prisonnier de l'homme qui l'avait enlevé, ou ce que cet homme lui avait fait subir pendant ces moments qu'ils avaient passés ensemble.

- Je suis sûr que c'était un gamin formidable, déclara Arlo. C'était tout Teddy: un enfant gentil, adorable, nullement une consolation de la perte de l'épouse morte en couches, mais une bénédiction à lui seul. Pendant la période qui avait suivi sa mort, vivre à Winthrop m'avait fait l'effet d'être enfermé dans un cercueil. Il y avait partout des lieux qui me le rappelaient: son glacier préféré, le parc de la ville où il allait jouer, le petit tronçon de Jefferson Street que nous empruntions souvent, le soir, en général en revenant du terrain de sport où nous nous lancions des Frisbee. Mildred, l'institutrice à la retraite qui habitait à côté de chez nous et gardait souvent Teddy les soirs où je restais tard au journal, m'avait suggéré de déménager de Winthrop, voire de retourner à New York, mais je ne voulais pas démordre de ma résolution de rester dans la ville où j'avais fini par me sentir chez moi, fût-ce brièvement, avec ma femme et mon fils.

«Ce n'est pas moi qui ai enlevé et assassiné un garçon de huit ans, avais-je rétorqué. C'est cet homme qu'on devrait pourchasser jusqu'aux confins de la Terre.»

Il n'avait pas échappé à Mildred que je serrais les poings en lui disant cela.

« Mais ce ne sera pas le cas, George, avait-elle répondu. C'est sur toi que les chiens sont lâchés. »

Ils étaient enragés, ce soir-là, et leurs grondements faisaient vibrer l'air autour de moi, assis à ma place habituelle au fond de la salle du O'Shea's Bar, me remémorant Teddy, la lente brûlure de sa vie envolée consumant toujours la mienne.

- C'est terrible, murmura Arlo, dont les petits cercles bleus, coins de ciel craquelé, s'étaient embués.

Je bus une gorgée de scotch et lançai un regard vers le devant de la salle où les habituels traînards des fins de soirée occupaient immuablement les mêmes places, en majorité des hommes dont n'importe lequel aurait pu tuer mon petit garçon.

- Ouais, dis-je en haussant les épaules comme on le fait face à une triste et insupportable vérité. C'est terrible.
- D'autant qu'on ne s'en remet jamais complètement, ajouta Arlo.

Soudain, je le reconnus. Il avait participé aux battues organisées pour retrouver mon fils.

- Vous travailliez pour la police de l'État.

Il acquiesça.

- Aux Personnes disparues, précisa-t-il. Je suis à la retraite.
 Il me tendit la main.
- Arlo McBride.

Je lui donnais dans les soixante-dix ans, mais il émanait de sa personne une énergie juvénile, l'impression d'avoir devant soi un morceau de charbon toujours incandescent.

- Que fait donc un policier une fois à la retraite? demandai-je pour la forme.
- Je lis, principalement, répondit Arlo. D'ailleurs, j'ai dévoré votre livre.

Il parut légèrement embarrassé.

- Le titre m'échappe..., bafouilla-t-il.
- Dans les limbes.

C'était mon seul et unique livre, écrit avant que Celeste et Teddy ne me détournent de la vie de vagabond d'un auteur de récits de voyages.

– J'aime beaucoup le passage sur la petite ville italienne, poursuivit Arlo. Celle où un roi barbare est mort.

Il parlait d'Alaric, le chef wisigoth dont les troupes avaient mis Rome à sac.

– Vous pensez que c'est vrai? s'enquit Arlo. La façon dont on l'aurait enterré?

À la mort d'Alaric à Cosenza, la rivière Busento aurait été détournée, Alaric enterré sous son lit asséché, puis la rivière aurait recouvré son cours, labeur colossal réalisé par des esclaves qui, ensuite, auraient été massacrés afin que nul ne puisse jamais révéler où Alaric reposait.

 Je ne sais pas, répondis-je. En tout cas, ça justifie que cette ville figure en bonne place dans les guides touristiques.

Arlo jeta distraitement un coup d'œil à la pendule murale, en homme qui n'avait plus de rendez-vous à honorer.

– Voilà, je tenais seulement à vous dire combien j'étais désolé de ce qui est arrivé à votre fils.

Je me remémorai cet homme, tel qu'il m'était apparu sept ans plus tôt, la silhouette robuste, les cheveux blancs coupés en brosse dans le style militaire, rasé de près, le teint vermeil des gens qui vivent au grand air, ce que j'avais trouvé en totale contradiction avec sa profession sédentaire. À présent, je percevais autre chose chez lui: une curieuse intensité qui m'attirait, sans doute la raison qui m'incita à vouloir poursuivre cette conversation ce soir-là, à moins que ce ne soit le fait qu'il était lié à Teddy, mon garçon assassiné, dont j'avais peut-être envie de fêter un nouvel anniversaire de la vie qu'il n'avait pas vécue.

- Aux Personnes disparues? repris-je. Ce travail vous plaisait? La voix d'Arlo prit soudain des inflexions que je ne pus tout à fait déchiffrer: à la fois solennelles et mélancoliques, la nostalgie des zones d'ombre.
- C'est un bien curieux mystère, une personne disparue, murmura-t-il. Jusqu'à ce qu'on la retrouve, évidemment.

Le souvenir de ce que j'avais identifié comme étant bien Teddy s'enflamma en moi. Je l'éteignis avec une gorgée de scotch.

– Vous ne devez pas manquer d'histoires intéressantes à raconter, avançai-je.

Arlo le confirma d'un mouvement de tête affirmatif.

La preuve par le sang Gallimard, «Série noire», 2006

Les Ombres du passé Gallimard, «Série noire», 2007 et «Folio Policier», n° 568

Les Feuilles mortes Gallimard, «Série noire», 2008 et «Folio policier» n° 593

Les Liens du sang *Série noire*, 2009

Les Leçons du mal Seuil Policiers, 2011 et « Points », n°???

Mémoire assassine *Point Deux*, 2011

Au lieu-dit Noir-Étang... Seuil Policiers, 2012 et «Points», n° 2945

